

Le caractère du film suisse

Autor(en): **G.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **8 (1943)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-734494>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



REVUE DE LA CINÉMATOGRAPHIE SUISSE

8^{ème} année . 1943
No. 1 . 30 septembre

Paraît mensuellement — Prix de l'abonnement: 12 mois fr. 10.—, 6 mois fr. 5.—
Éditeur: Association cinématographique Suisse—Imprimé par E. Löpfé-Benz, Rorschach
Commission de la rédaction: G. Eberhardt, Dr. Th. Kern, V. Zwicky, M. Rey-Willer, E. Löpfé-Benz
Régie d'annonces: Reag S.A. de réclame, Zurich, Weinbergstrasse 11, Tél. 833 33

Le caractère du film suisse

(De notre collaborateur permanent)

A l'heure où la production de films dans notre pays se heurte à certaines difficultés très complexes, d'ordre intellectuel et spirituel autant que financier, il est intéressant, nous semble-t-il, de rappeler ce qui fait le caractère réellement suisse de bandes tournées chez nous.

Aucun élément ne saurait, à lui seul, conférer à un film cette authenticité suisse qui nous fait nous sentir à l'aise devant des images animées qui représentent dans leur vérité générale des choses et des êtres de chez nous. Il ne suffit pas d'un sujet dû à un auteur suisse ; il ne suffit pas d'une action qui se déroule dans des paysages de chez nous, animée par des acteurs suisses qui incarnent des êtres que nous connaissons, que nous voyons chaque jour. Il ne suffit pas d'un metteur en scène ou d'un opérateur suisses. Il faut quelque chose de tout cela — mais surtout il faut plus encore: une atmosphère, un esprit qui imprègnent l'ensemble de l'oeuvre. Les preuves ne sont pas difficiles à fournir.

L'on a commencé, en suisse-allemande surtout, par des films suisses du genre facile, dont l'helvétisme reposait avant tout sur un pittoresque extérieur et superficiel. L'expérience n'était pas mauvaise; il fallait qu'elle fût faite, et je la crois meilleure que celle des *Romands* qui ont voulu se lancer du premier coup dans la «classe internationale» sans avoir suffisamment exercé leur outil qui saisit pleinement toutes les données du problème. Mais il va de soi qu'on n'en pouvait rester au stade de « Vreneli am Thunersee » ou de « Wie d'Warret würkt ». Le « Fusilier Wipf » lui-même ressortissait encore à cette classe de films un peu trop commodes, où la seule popularité du sujet ou du décor devait suffire à emporter l'adhésion du public.

*

Dans ce genre même, on a pu faire l'expérience de l'authenticité. Certains se souviendront peut-être d'un

film — faut-il l'appeler suisse ou français puisqu'il n'était ni l'un ni l'autre ? — qui s'appelait « *Le mariage de Véréna* » et qui était tourné d'après un roman de Lisa Wenger. Je ne sais plus qui l'avait réalisé et je le regrette vivement. Dans tous les cas, on y voyait Larquey, Mady Berry et Jeanne Boitel costumés en paysans de l'Oberland bernois ! Ces excellents acteurs avaient beau faire de leur mieux : on n'arrivait pas à les prendre aux sérieux ! Nous avons eu le « privilège » d'en voir une version doublée en « Schwyzertütsch » qui portait au maximum le comique du décalage trop évident !

*

Dans un autre ordre d'idées, les nombreuses adaptations cinématographiques qui ont été faites d'après Gottfried Keller apportent une preuve nouvelle du phénomène que nous essayons d'analyser ici — sans nous sentir capable de le définir exactement. Il est intéressant de constater au passage que Gottfried Keller est un des plus abondants fournisseurs de scénarios du cinéma allemand et alémanique ; je ne pourrais pas citer beaucoup d'écrivains, même plus modernes ou contemporains, dont tant d'œuvres aient été tournées !

Ce sont les Allemands qui ont donné le branle ; ils ont filmé « Régine », « Le fanion des sept braves » et « L'habit fait le moine ». Mais, que ce fût ou non volontaire, aucune de ces bandes ne reflétait une atmosphère ou un esprit réellement suisses. Il n'y avait pas, à proprement parler, trahison de l'oeuvre originale ; elle était prise dans son absolu plutôt que dans ses caractéristiques locales. Mais l'absence même de ces caractéristiques enlevait quelque chose à la valeur profonde, à l'authenticité de l'ouvrage.

On le sentit mieux encore dès que sortit, chez nous cette fois, le fameux « On ne badine pas avec les lettres d'amour ». — Pour le coup, Gottfried Keller était

« complet », son œuvre nous était rendue telle que nous la sentions. Metteur en scène, acteurs, techniciens, n'étaient peut-être pas supérieurs à leurs collègues allemands, ils les valaient en tous cas. Mais le progrès était affaire de « qualité intérieure », si j'ose dire, de compréhension plus profonde. On me rétorquera peut-être que c'est là un jugement subjectif, de Suisse, et que des Allemands auront peut-être trouvé une authenticité plus grande aux films d'après Keller qui furent tournés chez eux. Je crois pourtant que l'helvétisme profond qui imprègne toute l'œuvre du grand écrivain zurichois, même si elle appartient à la littérature de langue allemande, est un élément essentiel de sa personnalité, et qu'on l'a mieux pénétré lorsqu'on en a tenu compte.

Ces remarques valent aussi pour « Romeo et Juliette au village », dont l'exquise réussite fit passer au second plan certaines imperfections techniques, et dont l'interprétation magistrale de Margrit Winter et d'Erwin Kohlund vient d'être soulignée une nouvelle fois par le vote de quelques critiques cinématographiques suisses, tant romands et tessinois qu'alémaniques. Questionnés — séparément — par « Ciné Suisse », ils ont à l'unanimité estimé que Margrit Winter était la meilleure actrice de chez nous ; tandis que la moitié d'entre eux mettait au premier rang des films suisses « Romeo et Juliette au village », l'autre moitié donnait la préférence aux « Lettres d'amour », mettant « Romeo et Juliette » au second rang. La critique comme le public a donc reconnu pleinement la valeur de cet helvétisme exprimé par le film.

A ce propos, l'on m'assure que, sous le titre d'« Espoirs », une firme française a tourné, voici des années, une adaptation de « Romeo et Juliette au village ». Je déplore de ne pas la connaître, mais reste persuadé que la comparaison amènerait les mêmes conclusions que celles issues des films allemands d'après Keller.

*

Une chose encore mérite d'être soulignée à propos de cet helvétisme — ainsi nommé faute de mieux — : il doit, pour être authentique, se dégager *naturellement* de l'œuvre, et ne point paraître y avoir été recherché, voulu, imprimé de force. C'est là un problème extrêmement délicat, puisqu'enfin tout est artificiel dans l'art cinématographique plus encore que dans d'autres. Un exemple illustrera mieux ce que je veux dire : « Landammann Stauffacher » était, dans ce domaine, un peu trop appuyé. Ce ne sont pas les discours, ni les symboles trop faciles, qui font la valeur suisse d'un film, mais cet esprit qui s'en dégage, et dont je serais bien emprunté de donner le « mode d'emploi ».

Je crois que nos meilleurs cinéastes même, et ceux qui réussissent le mieux à le mettre en valeur, ne sauraient dire avec précision comment ils le « mettent » dans leurs films. Ce n'est pas un condiment qui fait partie d'une recette éprouvée : pincée de sel, de poivre ou de paprika. C'est bien autre chose : une atmosphère faite un peu de tous ces éléments dont nous parlions au début : paysage, personnalité des acteurs qui incarnent des personnages qui leur sont proches et chers, et c'est aussi, je crois, l'ardeur et la conscience au travail qui sont encore une manière d'être Suisse. G.D.

Autour de la Suisse

Un film de Feyder?

On annonce de Genève:

Jacques Feyder commencerait bientôt en Suisse un film régional *Fanfare*.

On tourne à Beaulieu

On a donné, dans l'enceinte de la Foire suisse de Lausanne, les premiers tours de manivelle du nouveau film de chez nous, qui n'est autre que « La famille Durambois au Comptoir suisse ». Cette bande, dont on imagine le haut comique, les scènes humoristiques et inattendues, est tournée sous la direction de MM. C. Brönmann et André Béart.

A propos de la production suisse-romande

Lausanne possède désormais une maison de production.

Le temps ne respecte pas ce qui s'est fait sans lui, dit un adage. Maintes entreprises lancées sans une suffisante préparation en ont fait l'expérience.

CINEAC a pu, au contraire, vouer des années à l'élaboration de son projet, projet qui est aujourd'hui une réalité : s'équiper de façon simple, mais pratique, pour la production de films.

Par des achats heureux, des essais, des mises au point, Cinéac a d'abord réussi — première performance, — a construit un camion de sonorisation, équipé en densité fixe. Puis, après de multiples bandes tournées au gré des actualités, bandes auxquelles le même soins était apporté à l'image qu'au son, Cinéac réalise de brefs scénarii publicitaires, puis documentaires, enfin artistiques.

Aujourd'hui, un regard en arrière permet d'apprécier l'activité sans cesse soutenue de Cinéac et de dénombrer ses travaux, relativement très nombreux par rapport à l'activité de la production suisse-romande.

a) Enregistrement sonore : « Une femme disparaît » (en extérieurs) (Prod. Guyot, Metteur en scène : Feyder) ; « Manouche »

(Production Sarco, Metteur en scène : Surville).

b) *Documentaires* (récents) : « Le Tabac » (Prod. Cinéac, pour la Maison Vautier) ; « L'instruction du corps de police de Lausanne » (Prod. Cinéac), « L'insigne sportif de la Gendarmerie Vaudoise » (Production Cinéac).

c) *Publicitaires* : « Viscose », « L'Innovation », « Le Comptoir Suisse » (3 productions Cinéac).

Enfin, tout récemment, les Productions Cinéac viennent de sortir le premier d'une série de courts-métrages romancés : « La Famille Durambois au match de football ». Ce court-métrage, qui est la réalisation cinématographique d'un des sketches radiophoniques bien connus de Samuel Chevalier, a été réalisé (son et image) uniquement grâce aux installations que possède Cinéac. Le public lausannois a accueilli avec une faveur marquée cette première bande.

Ces productions, réalisées avec le concours de collaborateurs suisses, représentent un effort d'autant plus intéressant qu'elles ont été entreprises sans aucune subvention